

« Une rentrée scolaire sans problème »

titrait un quotidien régional au lendemain du 5 septembre 2011

Françoise Grailhe

Pas pour tout le monde.

Mercredi 7 septembre au cours de la matinée, je reçois un appel téléphonique de la part de F.F. institutrice. Elle se trouvait à l'école - jour sans élèves - pour y travailler, et aussi, pour faire le point sur la présence des élèves inscrits.

- *Françoise aurais-tu des nouvelles des enfants K. ? Elles ne sont pas venues à l'école ces deux premiers jours. L'aînée nous avait parlé d'un éventuel déménagement, mais la maman n'est pas venue pour nous le signaler.*

F.F. m'appelle car elle est au courant de mon engagement auprès des adultes immigrés désirant apprendre le français, et la maman des trois fillettes (10, 9 et 7 ans) venait à ces cours.

- *Non, je n'ai aucune nouvelle et la maman n'est plus revenue aux cours depuis quelques mois. Je te conseille d'appeler l'assistante sociale qui la suit. Tiens-moi au courant.*

La famille K est d'origine turque, la maman élève seule ses trois filles, et vit grâce aux ressources de solidarité.

F.F. me rappelle :

- *L'assistante sociale est absente aujourd'hui.*

Devant l'urgence, je lui propose de me rendre chez Mme K.

Je sonne à l'interphone :

- *Vous êtes qui ?* me demande une voix d'enfant.

- *Françoise, je voudrais parler avec ta maman, est-ce que je peux monter ?*

- *Oui, au 4/5.*

J'entre pour la première fois dans la cage d'escalier de cet immeuble devant lequel je passe presque quotidiennement depuis onze ans.

J'arrive au palier 4/5. Je découvre quatre portes. Derrière laquelle habite la famille K. ? Aucune étiquette ne me donne une indication ; je suis obligée de frapper au hasard. Une porte s'ouvre à peine ; une jeune femme répond à ma question en haussant les épaules et me fait un signe disant : « *Je crois que c'est en bas* » En effet, la porte s'ouvre après une nouvelle question : « *Vous êtes qui ?* » Mme K. m'invite à rentrer dans le séjour. Deux fillettes sont à ses côtés, elles ont l'air bien tristes et sans aucun doute très surprises par ma visite.

- *Je viens chez vous parce que la maîtresse Mme*

F. m'a appelée, inquiète de ne pas vous voir à l'école.

- *On ne peut pas venir parce qu'on doit aider maman à ranger, on va bientôt déménager*

La conversation se poursuit : j'essaie de dire que c'est important d'aller à l'école. Mais d'autres raisons apparaissent : « *J'ai honte* » me dit l'aînée, en baissant la tête. D'ailleurs elle porte sa tête constamment ainsi. Elle me dit aussi : « *A l'école, j'écoute, mais après dans ma tête, j'entends les soucis et je ne retiens plus mes devoirs. Mais les maths, j'aime bien.* » Elle traduit tous les échanges entre la maman et moi. La seconde me dit : « *Je n'ai pas la liste.* » (des affaires scolaires) J'entends ensuite : « *Je n'ai pas de cahiers, de stylos.* » Et la maman, avec ses quelques mots en français : « *Je n'ai plus d'argent, pas d'amis, personne ne m'aide, l'assistante sociale ne s'occupe plus de nous. Le gaz était coupé durant trois mois, puis on l'avait un mois et de nouveau deux mois pas....* »

Que faire ?

Je pense que l'urgence est que ces petites puissent retrouver le chemin de l'école. Je propose donc à l'aînée :

- *Si maman est d'accord, je t'emmène à l'école et on va parler avec la maîtresse, elle est là-bas, sans élèves puisque nous sommes mercredi.*

- *Pas sans maman !*

- *Bien sûr maman peut venir avec nous. Et tes sœurs aussi.*

Elles parlent entre elles et voilà qu'elles se préparent, en un clin d'œil, et je pars avec les trois petites, la maman reste à la maison.

Nous arrivons à l'école, il faut sonner car la porte d'entrée est fermée. Mme F. ainsi qu'une autre collègue nous accueillent.

L'accueil est très chaleureux, Mme F. leur dit combien elles manquaient, qu'on les attendait. Nous nous asseyons près d'une table sur laquelle était posé tout le matériel pédagogique que préparait l'enseignante.

- *Vous voyez, la maîtresse travaille pour préparer les cours, là, tout est calme, ce n'est pas la même chose quand tous les élèves entrent dans la classe !*

Les fillettes arrivent à parler. L'aînée dit les soucis de la maman. L'enseignante les rassure sur le matériel et elle leur propose de les prendre en voiture demain matin.

- *A quelle heure je vous prends ?*

- *On sort toujours à 7 h 30* (elles doivent marcher 1 km environ, donc elles sortent de la maison une demi-heure auparavant)

- *OK, à 7 h 30 devant l'abri-bus.*

Je les ramène devant leur immeuble et je leur dis que je passerai le lendemain après la classe.

Jeudi, 17 h : dans la salle de séjour, une autre ambiance : des cahiers sont à même le sol, trois

petites filles souriantes, l'une d'elles recopie une poésie, à genoux devant la table basse, son écriture est fine, une autre arrange un protège-cahier, la plus jeune se love sur les genoux de sa maman qui l'embrasse tendrement. Tout le monde sourit.

Bien entendu, nous n'en restons pas là. Nous avons rencontré l'assistante sociale. Des aides se mettent en place. La maman revient aux cours de français...

Ecart

Martine Boncourt

Ce jour-là, j'ai raconté à des enseignants du supérieur l'histoire suivante :

« Lucia, une petite fille de ma classe de CM2, a eu récemment une altercation assez violente avec un gamin dans la cour de récréation. Ils en sont venus aux mains, mais comme je sais Lucia plutôt belliqueuse et que je crois aux vertus éducatives du sursis, je n'ai pas voulu prendre parti en sa faveur et j'ai remis la gestion de ce conflit au Conseil du lendemain. Mais Lucia ne l'entendait pas de cette oreille et, le soir, elle s'en est plainte à sa mère. Celle-ci me fait alors parvenir une lettre dans laquelle elle écrit en substance qu'elle trouve mon attitude inadmissible, et que si je ne règle pas les choses au mieux des intérêts de sa gamine avec mon « espèce de conseil », elle viendra elle-même, en classe, « se faire justice ».

Histoire banale, pas quotidienne mais pas exceptionnelle non plus dans notre école « de quartier ». Malgré un premier contact très souvent violent et d'emblée suspicieux, malgré le choc qu'il ne manque pas de provoquer en nous, nous savons assez bien gérer par le dialogue ce type de micro-violence exprimée autant par les enfants que par leurs parents. Une anecdote comme celle-ci, par sa trivialité, finit d'ailleurs par nous faire rire, là même où, il y a quelques années, elle nous aurait ulcérés. Ça fait longtemps maintenant que nous sommes aguerris...

C'est au cours d'un colloque de chercheurs en sciences de l'éducation au thème séduisant : « Les idées et les faits font-ils des histoires en éducation ? », devant un public d'universitaires avertis, que j'ai été amenée à raconter cet

événement. Mon propos était de montrer le hiatus entre des idées (celles des praticiens Freinet) et la façon dont elles étaient vécues, dans les faits, par certains parents d'élèves.

Idées / faits : écarts ? hiatus ?

Assurément, précise le responsable du colloque dans son discours introductif, les théories étant projetées dans l'avenir, les pratiques vécues au présent, « ce qui amène à ce dialogue de sourds entre les praticiens et les théoriciens, ceux-ci reprochant à ceux-là leur immobilisme coupable, ceux-là reprochant à ceux-ci de ne pas tenir compte de la réalité. »¹ Cette double assertion est sans le moindre doute fondée. On trouvera, c'est certain, bien des enseignants « immobiles » peu enclins à s'inspirer des recherches récentes en matières de sciences de l'éducation ; mais ce qui m'est apparu brusquement après que j'ai eu raconté ma petite histoire pendant ce colloque, c'est une parfaite illustration de la seconde partie de la proposition.

Comment ?

A la mine dubitative ou indignée de l'auditoire. A cet air indescriptible où se mêlent la sidération, la méfiance ou l'incrédulité de celui, de celle, qui n'en croit pas ses oreilles tant les propos entendus semblent éloignés de la « réalité » projetée sur laquelle on bâtit fort intelligemment des systèmes explicatifs, des théories savantes, des constructions philosophiques brillamment argumentées.

Aux visages, comme à autant de masques figés dans une irréductible incommunicabilité.

¹ J. Houssaye, « Les idées s'imposent et les faits résistent », in *Actes du colloques 2, 2007, p. 21.*